

LE MÉDIUM

SUSPENSE

JULIA SALVADOR

SUSPENSE &
SENTIMENTS

Les événements et les personnages de ce roman sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence et involontaire.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

SUSPENSE ET SENTIMENTS

Titre original : Le Medium

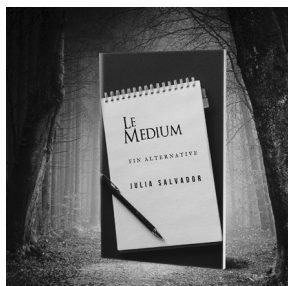
© 2020 Julia Salvador

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous
pays.

www.julia-salvador.fr

ISBN : 979-10-424-2105-2

EN EXCLUSIVITÉ



la fin alternative
(rendez-vous après l'épilogue)

PARTIE I

Ange ou démon

«La vie des morts consiste à survivre
dans l'esprit des vivants. »

— *CICÉRON*

Où es-tu ?

Cette question me hante et j'ai peur de mourir sans avoir de réponse. Car je vais mourir, c'est un fait. Là, dans l'obscurité dans laquelle il me tient prisonnière, je trouve du réconfort dans cette pensée que nous serons bientôt réunies. Je veux croire en une vie dans l'au-delà. Je veux y croire pour toutes les deux. Je ne sais pas quand il va revenir, mais je sais ce qu'il me réserve. Je sais que je vais souffrir, et ça, oui, ça me fait peur. J'ai vu ce qu'il a fait aux autres femmes. Celles qui t'ont précédée et celles qui sont venues après toi. Je ne veux pas y penser. Et la seule façon de chasser de mon esprit les images de ces corps mutilés, c'est de me concentrer sur toi, ma chère sœur. La dernière fois que je t'ai parlé... J'essaye de m'en souvenir, de retrouver cet instant, mais il me semble enseveli par le chagrin, noyé par les larmes. Des images défilent dans ma tête, comme les pages d'un album photo feuilleté trop vite. Je n'arrive pas à

fixer cet instant qui m'échappe. Celui où j'ai entendu ta voix pour la dernière fois. Pourquoi est-ce si difficile ? Je voudrais tant le retrouver. Te retrouver. Telle que tu étais avant que tu ne disparaisses. Je t'aime, tu sais. Je ne te l'ai jamais dit. C'était plutôt l'inverse, n'est-ce pas ? Je ne compte plus les fois où j'ai écourté nos conversations. J'avais toujours quelque chose de plus urgent à faire, de plus important. Je pouvais rester des semaines sans t'adresser la parole, ignorant tes appels et tes SMS que je m'empressais d'effacer sans les lire. Tu as dû penser que j'étais une ingrate, mais moi, tout ce que je voulais, c'était que tu sois fière de moi. Toi, ma grande sœur, mon modèle, ma boussole, l'unique personne vers qui je me tournais lorsque les doutes m'empêchaient d'avancer, celle qui pouvait tout me pardonner. Tu n'as jamais été du genre rancunier. Tout mon contraire ! Mais là, c'est différent. Je ne t'ai pas parlé depuis un an, cinq jours et... je compte les heures. Au fait, je me suis servie de ton profil Facebook. Je savais que ça te rendrait furieuse si tu l'avais su. Tu n'as jamais aimé que je fouille dans tes affaires, alors je ne me suis pas gênée. J'espérais que ça te mettrait en rogne, que ça te ferait revenir. Mais tu n'es jamais revenue. Tu vois, c'est ça le plus dur. Ne pas savoir. Parce que d'un côté, je sais que tu es morte et que ton corps est quelque part, au plus profond d'une forêt, à la végétation si dense que personne ne s'y aventurera jamais. Et par moments, j'ai ce doute, cet espoir ridicule... Et si tu étais encore vivante ? Moi, je le suis. Encore que, je ne sais pas combien de temps il me reste... Voilà que l'angoisse me reprend. Il y avait une femme ici, prisonnière comme moi. Je ne l'ai pas vue à cause du bandeau qu'il a noué sur mes yeux, mais je l'entendais. Je ne

parle pas du bruit de ses ongles raclant le sol. Je parle de ses sanglots. Incessants. Angoissants. Des sanglots qui résonnaient trop profondément en moi. J'ai eu envie de lui hurler de la fermer. C'est sûrement ce que j'aurais fait si je n'avais pas été bâillonnée, moi aussi. Tu me connais... Et puis, il l'a emmenée. Maintenant ses lamentations me manquent. Je me demande depuis combien de temps ils sont partis. Je sais qu'elle, elle ne reviendra pas. Mais lui... Lui, il va revenir pour me chercher, il va revenir pour... Je viens d'entendre un bruit. J'essaye de faire le silence dans ma tête. Je retiens ma respiration. Oui, j'en suis sûre à présent. Un bruit de clefs dans la serrure.

Il est de retour.

« Vous êtes arrivé à la destination. La destination se trouve sur votre droite. »

La pluie avait redoublé de violence. Il éteignit le GPS et se pencha pour jeter un coup d'œil à travers le pare-brise. Les gouttes s'abattaient sur la carrosserie comme des projectiles et malgré le va-et-vient des essuie-glaces, il n'arrivait pas à distinguer la maison. Il coupa le contact et se décida à sortir. La tête baissée, il fonça sous le déluge, remonta l'allée qui menait à la porte d'entrée et enfonça la clef dans la serrure. Celle-ci se coinça dans le mécanisme. Impossible d'ouvrir la porte.

— Et merde !

Le ciel gronda. Il retira la clef récalcitrante et considéra son trousseau comme s'il le voyait pour la première fois, incapable de décider laquelle des trois clefs restantes ouvrait la porte. Il ne lui restait plus qu'à les essayer une à une. La troisième fut la bonne. Il referma derrière lui, et alluma la

lumière. Une des deux ampoules du couloir avait grillé. Il la changerait plus tard, se dit-il en avançant d'un pas traînant. Son corps perclus de douleurs réclamait du repos, mais à ce rythme-là, il craignait de s'effondrer avant d'avoir atteint sa chambre. Le canapé dans le salon, plus proche, lui sembla une alternative plus réaliste. Il fit quelques pas jusqu'au milieu de la pièce et s'immobilisa, en proie à un sentiment étrange. Les objets, pourtant familiers, n'étaient pas tout à fait là où ils auraient dû être. D'où lui venait cette sensation confuse que rien n'était à sa place, à commencer par lui ? C'était peut-être à cause de cette migraine qui l'avait torturé sur tout le chemin du retour, alors que ses efforts pour se rappeler sa journée étaient restés vains. De l'aspirine ! Voilà ce dont il avait besoin. Il regarda autour de lui. La cuisine se trouvait sur sa gauche et offrait une jolie vue sur le jardin. Les cachets étaient là, quelque part, à côté des couverts... ou bien des boîtes de conserve ? Il ouvrit tous les tiroirs et une bonne partie des placards avant de les trouver. Un étranger dans sa propre maison, voilà ce qu'il était ! Ça n'avait aucun sens. Il y avait un verre dans l'évier. Il le rinça et le remplit d'eau du robinet, trop épuisé pour se mettre à la recherche de verres propres. L'eau avait un goût infect de chlore, mais son gosier desséché en réclamait toujours plus. Dans sa hâte, il renversa le flacon sur le plan de travail. Quelques cachets étaient tombés sur le sol. Il fallait les ramasser avant que le chat ne les avale, pensa-t-il en se baissant. Il les récupéra jusqu'au dernier, même ceux qui avaient roulé sous les meubles, mais alors qu'il se relevait, sa tête heurta violemment un des tiroirs restés ouverts. Son cri de douleur se répercuta dans la maison. Il tâta son crâne puis regarda ses doigts. Se sentant

défaillir, il ferma les yeux. *Respire !* Quand il les rouvrit, le décor de la cuisine tangua quelques instants avant de se stabiliser. Quelque chose coulait le long de sa joue, du sang, encore, qu'il essuya avec le revers de la main. Il fallait arrêter le saignement, désinfecter. Mais d'abord, trouver la salle de bains. Il se leva et traversa le couloir aussi vite que ses jambes le lui permettaient, laissant des empreintes sanglantes chaque fois que sa main prenait appui sur le mur pour l'empêcher de tomber. Deuxième porte à droite, au fond du couloir. Debout face au miroir, il examinait l'étendue des dégâts. Il y avait une rougeur là où son front avait heurté le tiroir, mais ce n'est pas ce qui retint son attention. Son visage était couvert de sang. Du sang qui avait séché en coulant. Il remonta à l'origine du saignement, jusqu'au sommet de son crâne : une plaie de deux centimètres qui avait entaillé son cuir chevelu. Et ce n'était pas tout, apparemment la blessure avait été suturée. Il pouvait sentir les fils sous ses doigts. Bien serrés. Au moins il n'aurait pas à retourner à l'hôpital. Mais il fallait qu'il trouve de quoi désinfecter, du Dakin ou de la Bétadine iodée. Il en trouva dans l'armoire du haut, ainsi que plusieurs boîtes de compresses stériles, du sérum physiologique et d'autres fournitures médicales. À croire qu'il avait dévalisé une pharmacie. Quant à l'aspirine, il devrait y renoncer, c'était trop dangereux après un traumatisme crânien, tout comme le fait de s'endormir. C'est en tout cas ce qu'il se répétait tandis qu'il retournait dans le salon. Assis dans le canapé, il alluma la télévision. Une speakerine détaillait la météo des jours suivants. De la pluie, bien sûr, et des températures en dessous des normales saisonnières. Encore ce sentiment de gêne, cette étrange familiarité. Gagné

par la lassitude, il cala la nuque contre un coussin et ferma les yeux. *Juste un instant*, se dit-il. *Je ne vais pas m'endormir*. Il avait l'impression d'être le héros d'un de ces contes pour enfants. Boucles d'or ou quelque chose comme ça... S'il ne s'était pas passé quelque chose de grave, cela l'aurait fait sourire. Car quelque chose de terrible s'était produit aujourd'hui. Il en avait la certitude. Aujourd'hui n'était pas un jour comme les autres.

Il s'était endormi ! Avec sa blessure à la tête, cela aurait pu lui être fatal. Ce fut la première pensée qui le traversa quand il se réveilla. La seconde fut de se demander d'où venait le bruit qui avait troublé son sommeil. Il se leva, ouvrit la porte d'entrée. Personne. Pourtant il avait cru entendre frapper. Cela y ressemblait en tout cas. Ou bien était-ce un coup de tonnerre ? Un éclair zébra le ciel au moment où il se faisait cette réflexion. Il recula et s'empressa de refermer la porte. Les plombs sautèrent, plongeant la maison dans l'obscurité. *Super !* Il tâtonna le long du mur à la recherche du tableau électrique, mais c'est la poignée d'une porte que sa main trouva. Celle qui menait au sous-sol. Là, en équilibre sur la première marche, il eut l'impression de regarder au fond d'un puits. Une torche était accrochée à un clou fiché dans le mur, probablement pour parer à ce genre de situation. Il dirigea le faisceau lumineux pour éclairer une volée de marches en bois. Elles s'enfonçaient sous la maison. Il

fallait qu'il descende voir. Arrivé à mi-chemin, il s'arrêta. Une peur enfantine s'était soudainement emparée de lui comme s'il s'attendait à trouver un monstre tapi dans l'obscurité du soubassement. Un monstre qui sentirait bon le parfum. Car c'était bien du parfum qui se mêlait aux relents de moisi. Des effluves délicats et sucrés, féminins... et un son. Un murmure ? Il tendit l'oreille. Non, plutôt un gémissement.

— Il y a quelqu'un ? s'entendit-il demander.

Cette fois, il n'y avait plus de doute. Il n'était pas seul. Il dévala les escaliers, brandissant sa torche comme une arme. Lorsque ses pieds heurtèrent le sol, il s'immobilisa. Elle était là, dans un coin, recroquevillée sur elle-même comme si elle cherchait à échapper à la lumière de la torche qu'il braquait dans sa direction. Une femme gisant sur des couvertures empilées à même le sol.

Zoé sentait sa présence. Il n'était qu'à quelques centimètres d'elle. Elle pouvait l'entendre respirer. C'était la première fois qu'il venait aussi près. Aussi, lorsqu'elle sentit la chaleur de ses mains qui la touchaient, elle rua comme une jument affolée.

— N'ayez pas peur, dit-il.

Sa voix ! Il ne lui avait encore jamais adressé la parole. Cela la fit frissonner.

— Je veux seulement vous enlever ça.

Elle sentit à nouveau les doigts qui glissaient derrière sa nuque et dans ses cheveux. Il était en train de défaire le bandeau qui masquait ses yeux. Zoé avait à peine entrouvert les paupières que déjà la lumière, pourtant faible, de la torche posée sur le sol, la blessait comme une multitude d'aiguilles plantées dans sa cornée. Dans un geste machinal, elle leva ses poignets attachés pour se protéger.

— Bon sang ! Mais qu'est-ce qui se passe ? lui demanda-t-il en retirant le bâillon.

Elle détourna la tête pour se soustraire à l'éclat lumineux de la torche.

— Qui vous a fait ça ?

Comme elle ne répondait toujours pas, il l'attira à lui.

— Regardez-moi !

Zoé grimaça de douleur.

— Vous êtes blessée ? Laissez-moi voir.

Elle détourna le regard vers le mur opposé pendant qu'il déboutonnait son chemisier. Le tissu glissa sur son épaule. Elle sursauta au contact de ses mains sur sa peau.

— Pardon, dit-il, je ne voulais pas vous faire mal.

Zoé ferma les yeux pendant qu'il se livrait à un simulacre d'examen médical. Elle avait envie de hurler.

— Vous n'avez rien de cassé ni de déplacé, dit-il en guise de conclusion. C'est juste un hématome.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

Il parut perplexe.

— Je le sais, c'est tout.

Zoé se décida à le regarder. Le temps que sa vision s'accroisse, le visage de l'homme qui la hantait depuis des mois se précisa. Le profil qui avait été établi par les analystes d'Europol précisait qu'il était de race blanche, âgé entre trente et quarante ans, et qu'il inspirait confiance à ses victimes. Ils avaient vu juste. Il était agréable à regarder, malgré ses joues piquées de barbe, ses cheveux en bataille, et son nez légèrement épaté. Une cicatrice barrait son sourcil droit et adoucissait l'expression de son regard. Il avait l'air

perdu, innocent. Le genre mauvais garçon qui fait vibrer l'instinct maternel. Pourtant, au fond de ses yeux bleus comme l'océan, elle devinait le tumulte de ses pensées.

— Où est ma sœur ? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Il pencha la tête sur le côté tout en continuant à la dévisager.

— Votre sœur ?

— Gabriela Rossi. Tu l'as enlevée il y a un peu plus d'un an, le jour de la Toussaint.

Elle ne s'était pas aperçue qu'elle le tutoyait. Après des mois à essayer de le cerner, à penser à lui jour et nuit, elle avait pris l'habitude de lui parler. À voix haute, comme une enfant avec un être imaginaire. À présent, il était là, assis par terre. Les yeux fermés, et la tête baissée comme un petit garçon pris en faute.

— Tu l'as tuée, continua-t-elle.

Il leva les yeux pour la dévisager. L'expression de son visage était indéchiffrable. *Tais-toi Zoé, lui soufflait une petite voix. Tais-toi ou il va te faire mal !* Mais elle ne pouvait plus s'arrêter, galvanisée par sa présence, comme si le seul fait de le voir là, en chair et en os, le rendait moins effrayant que le monstre de son imagination. Son cœur battait fort, de peur et d'excitation.

— Tu l'as tuée et tu as abandonné son corps, comme les autres.

— Les autres ?

— Klaudia Nochbauer. Laura Messing. Selma Lorenzen.

Zoé scrutait la moindre expression de son visage, mais

ces noms n'évoquaient rien pour lui. Pourquoi le devraient-ils ? Ces femmes n'étaient que des objets destinés à assouvir ses fantasmes.

— Je ne connais aucune de ces femmes. Et je ne connais pas votre sœur. Tout ça, c'est n'importe quoi !

— Ah, oui ? Et la femme que tu as emmenée tout à l'heure ? Tu ne la connaissais pas non plus ?

Il se passa une main dans les cheveux, l'air complètement hagard.

— Elle était prisonnière, comme moi. Là-bas, sur les couvertures.

Il ne bougea pas.

— Tu es venu la chercher, il y a de ça, plusieurs heures déjà.

Elle fit une pause. La voix de sa compagne d'infortune lui revint en mémoire, étranglée par le bâillon qui l'empêchait d'articuler. Des mots indistincts qui pour Zoé résonnaient clairement : elle le suppliait de la laisser vivre. C'était aussi simple que ça. *Non, pitié, pitié !* Voilà ce qu'elle avait cru distinguer au milieu des sanglots.

— Tu l'as emmenée pour la tuer.

Il secouait la tête.

— Vous vous trompez. Ce n'était pas moi.

Zoé n'avait que faire de ses mensonges.

— Tu l'as conduite dans un endroit, à l'écart de la ville et des grands axes de circulation. Aucune carte ne le mentionne, aucune route n'y mène directement. Il faut emprunter un chemin de terre pour s'y rendre. Peut-être même qu'il y avait des bâtiments désaffectés : une maison ou une ferme.

Il écarquilla les yeux.

— Une bergerie, dit-il. Elle était en ruine. Comment pouvez-vous le savoir ?

Zoé s'était appuyée contre le mur humide. La tête en arrière, elle expira bruyamment pour soulager le poids qui écrasait son thorax depuis qu'elle l'avait entendu revenir.

— Parce que c'est dans des endroits similaires que tes victimes ont été retrouvées. Klaudia Nochbauer a été découverte dans un chalet abandonné, en Italie. Laura Messing c'était dans une grange, en Allemagne, Selma Lorenzen, dans une forêt, en Belgique. Et c'est aussi ce qui est arrivé à ma sœur. Tu l'as tuée, tu l'as...

— Taisez-vous !

Zoé le regarda s'éloigner en direction des escaliers. Mais alors qu'il avait déjà gravi les premières marches, il fit marche arrière.

— Je ne comprends pas ce qui se passe, dit-il comme s'il se parlait à lui-même. Tout ce dont je me souviens, c'est ce bâtiment en pierre, au milieu de nulle part. Une bergerie, je crois. Le vent faisait claquer une des portes et il s'est mis à pleuvoir. J'étais dehors. Par terre. J'avais dû perdre connaissance. J'ai couru jusqu'à la voiture. Les clefs étaient sur le contact.

Il refaisait chaque geste tout en parlant.

— J'ai démarré et là, le GPS m'a demandé où je voulais aller. J'ai répondu à la maison et me voilà !

— Nous ne sommes pas chez vous.

— Quoi ?

— Tu n'emmènes pas tes victimes chez toi. Tu es un tueur itinérant, un opportuniste. Alors, puisque nous ne sommes ni

chez moi ni chez toi, j'imagine que c'est la maison de la femme que tu as emmenée tout à l'heure.

— Je n'ai rien fait de tout ça. Je ne suis pas celui que vous croyez !

— Très bien, alors dis-moi. Qui es-tu ?

Il se figea, comme foudroyé par la question.

— Je suis... Je n'en ai pas la moindre idée.

Zoé en avait marre de cette petite comédie. Il allait la tuer de toute façon.

— Je vais te le dire, moi. Tu es un monstre ! Une aberration ! Tu choisis tes victimes au hasard, tu les abordes sans crainte, à visage découvert. Tu sais qu'elles ne se méfient pas de toi. Elles tombent facilement dans les pièges que tu leur tends. Quand elles comprennent à qui elles ont affaire, c'est déjà trop tard. Tu aimes voir la terreur que tu leur inspires. Ça te donne un sentiment de puissance et de contrôle que tu n'aurais pas autrement. Tu les conduis dans des endroits isolés où personne ne pourra les entendre crier pendant que tu les tortures. Ce n'est que lorsqu'elles sont mortes que...

— Assez ! hurla-t-il, avant de lui remettre le bâillon pour s'assurer qu'elle ne prononcerait pas un mot de plus.

Te voilà, pensa-t-elle le cœur battant. Il se montrait enfin. Et maintenant, ça allait être son tour, à elle aussi. Il avait levé le bras. Zoé ferma les yeux, se préparant à l'impact de sa main sur son visage. Mais elle fut surprise par le contact doux d'une caresse sur sa joue.

— Vous vous trompez, murmura-t-il, son visage près du sien. Et je vais vous le prouver.

Elle le regarda s'éloigner. Les marches qui conduisaient à

l'étage se remirent à grincer. La porte du sous-sol se referma. Quelques pas, puis le silence. Alors, elle soupira, soulagée d'être encore en vie.

A lors qu'il venait de refermer la porte qui menait au sous-sol, il se demanda s'il n'était pas en train de faire un cauchemar. Il avait l'impression de se tenir en équilibre, à la frontière qui séparait ce qui était réel de ce qui ne l'était pas. Le salon traversé par la lumière du jour était réel. Le piaillage des oiseaux dans le jardin l'était aussi. Et la femme du sous-sol ? Peut-être qu'il l'avait imaginée. Peut-être que s'il y retournait, elle aurait disparu. Peut-être... Mais à peine avait-il descendu quelques marches que déjà ses sens avaient détecté sa présence. Il rebroussa chemin. Il devait réfléchir. Que faire ? Appeler la police ? Leur expliquer qu'il s'était simplement réveillé au milieu de nulle part, désorienté, sans le moindre souvenir de qui il était ? Il y avait peu de chances qu'on le croit. S'enfuir alors ? Désarmé, il promena son regard sur le mobilier, les bibelots posés sur le rebord de la cheminée, les livres alignés sur les étagères. Mais cela ne fit que renforcer l'impression d'étrangeté qui l'avait

saisi dès qu'il avait franchi le seuil de cette maison, car la femme du sous-sol avait raison au moins sur ce point, ce n'était pas ici qu'il habitait. Pourtant, tout avait un air de déjà-vu, y compris le sac à main qui se trouvait par terre, comme si quelqu'un l'avait jeté dans un coin après l'avoir vidé de son contenu. Sauf qu'il n'était pas vide. À l'intérieur se trouvait un pistolet. Un numéro de série était gravé sur le canon ainsi que la mention *propriété de l'État*. Une arme de fonction de la police ? Il le soupesa, empoigna la crosse. La sensation du pistolet dans sa main ne lui était pas familière. Ce n'était pas le sien, il en était certain. Il le mit de côté, puis saisit le sac et le retourna pour le vider sur la table du salon. Là, au milieu des mouchoirs en papier, rouge à lèvres, crème pour les mains et bonbons sans sucre, il y avait des clefs, une boîte de médicaments qu'il considéra quelques instants, perplexe et enfin un portefeuille qu'il s'empressa d'ouvrir. Une centaine d'euros en coupures de dix et vingt qu'il laissa à l'intérieur, des cartes de fidélités diverses, une carte bleue, un pass Navigo et enfin une carte nationale d'identité. Il la sortit pour mieux l'examiner. La photo d'abord. Elle avait les cheveux plus longs, mais c'était bien elle, la femme qui se trouvait au sous-sol. Zoé Rossi, née à Marseille, le dix-neuf juillet 1992, domiciliée à Paris dans le quinzième arrondissement. *Beaucoup plus jolie en vrai*, pensa-t-il en fixant le portrait. C'était étrange, car il avait la soudaine impression de l'avoir déjà vue. Mais où ? Impossible de renouer le fil cassé de sa mémoire. Il soupira. Puisque le passé se dérobaît, il fallait qu'il se concentre sur le présent. D'abord, découvrir qui vivait dans cette maison. Il commença à fouiller le salon, ouvrant les tiroirs, les portes des placards, tout ce qui se présentait. Il

trouva des factures de téléphone, d'électricité, des lettres de rappel pour un abonnement à un magazine féminin, de vieilles ordonnances de médicaments. Toutes étaient adressées à une seule et même personne : Marianne Deconti. Il répéta le nom à voix haute et aussitôt un visage s'imposa à lui, celui d'une femme d'une trentaine d'années, blonde, les cheveux coupés court. Il se sentit chavirer. Les mains sur les tempes, il tituba jusqu'au canapé. Peu importaient les efforts qu'il faisait pour la chasser, elle était toujours là, dans sa tête. Donc, il la connaissait. Et après ? C'était peut-être sa petite amie ? Non, se dit-il en y repensant. Elle n'était pas son genre de femme. Une amie, alors, tout simplement, ou bien une collègue de travail ? Et si tel était le cas, que faisait-il avec les clefs de chez elle ? Mari lui avait peut-être fait faire un double ? Mari... c'était comme ça que ses amis l'appelaient. Mais oui, il le sentait, ils étaient amis. Et que faisaient les amis ? Ils partageaient des moments ensemble, se prenaient en photo. Voilà la preuve dont il avait besoin. Une photo de lui avec Mari, levant leurs verres devant l'objectif d'un appareil photo ou d'un téléphone portable. Il balaya le salon du regard, à la recherche de l'un ou l'autre. En vain. Alors, il se mit en quête d'un ordinateur. Il devait forcément y en avoir un quelque part. Il finit par le trouver dans la chambre à coucher. Un PC portable abandonné sur le lit. Il était resté ouvert, l'écran en veille. Il le posa sur ses genoux et enfonça une touche au hasard. L'écran s'illumina et une page Facebook s'afficha. « Retrouvons Gabriela » disait l'entête sur laquelle figurait le portrait de la disparue. Les deux sœurs se ressemblaient, mais de toute évidence, Zoé était la cadette. Il s'intéressa alors à la dernière publication. Zoé Rossi y annon-

çait son départ pour Bordeaux suite à la découverte d'une quatrième victime du *Faucheur* dans la forêt landaise. Elle indiquait que le signalement pourrait correspondre à Gabriela et qu'elle espérait pouvoir l'identifier. La publication avait été partagée dix-huit fois et comptait trente-deux commentaires, des messages de soutien pour la plupart. Il commença par en lire un, deux... se sentant suffoquer, il se leva pour ouvrir la fenêtre. Il pleuvait toujours. L'air frais était chargé d'une puissante odeur d'herbe mouillée, une odeur familière qui eut pour effet de calmer les battements désordonnés de son cœur. *Le Faucheur*, pensa-t-il en fermant les yeux. *Moi ?* Il secoua la tête. C'était impossible, pourtant il fallait qu'il vérifie. Il retourna devant l'écran et interrogea le moteur de recherche en tapant *le Faucheur, forêt des Landes*. Il craignait de voir son visage apparaître d'un instant à l'autre, au lieu de cela, le titre d'un article sur un tueur insaisissable que l'auteur avait surnommé « *Le Faucheur* » apparut en tête des résultats. Il cliqua sur le lien et commença à lire. À défaut de pouvoir mettre un nom ou un visage sur l'assassin, la police et les journalistes s'étaient attachés à faire un portrait des victimes. Leur corps avait été retrouvé plusieurs semaines après leur disparition, abandonné dans des endroits reculés, loin de toute activité humaine, dans un autre pays que celui où elles avaient été kidnappées. Le caractère transfrontalier des crimes avait conduit Europol à mettre sur pied une équipe commune d'enquête réunissant des policiers des pays concernés, parmi lesquels la France. Les résultats des autopsies n'avaient pas été divulgués au public, car, comme l'expliquait l'analyste comportemental d'Europol, certains détails constituaient la signature du tueur. Ce que l'on savait néan-

moins, c'était que toutes avaient été décapitées. À ce jour, aucune des têtes n'avait été retrouvée, ce qui rendait l'épreuve des familles plus difficile encore. Des portraits des victimes, reproductions de photos de famille ou d'identité, illustraient l'article. Il les regarda, priant pour qu'aucune de ces femmes ne lui paraisse familière. Klaudia Nochbauer, 28 ans, agent immobilier, disparue en Allemagne, retrouvée en Italie. Laura Messing, 32 ans, monitrice d'équitation, disparue en France, retrouvée en Allemagne. Selma Lorenzen, 25 ans, coiffeuse, disparue au Danemark, retrouvée en Belgique. Alors qu'il s'attardait sur leurs visages, il se sentit gagner par la nausée. Quelques instants plus tard, il vomissait au-dessus de la cuvette des toilettes.

Sans ouvrir les yeux, Anthony Lavera roula sur le côté du lit. Il étendit un bras, cherchant à tâtons le téléphone portable qui ne cessait de sonner et de vibrer sur la table de chevet.

— Allô, répondit-il d'une voix traînante.

D'ordinaire, il aurait regardé son écran pour savoir qui l'appelait avant de décrocher, mais ses paupières étaient trop lourdes pour qu'il ait la force de les soulever.

— Monsieur Lavera ?

La voix nasillarde lui vrilla les tympans.

— C'est pas la peine de hurler...

Il se redressa péniblement dans le lit. Le sang pulsait fort contre ses tempes, comme si quelqu'un jouait du tam-tam dans sa tête. Son interlocuteur continuait de parler, mais il ne l'écoutait pas. Il ne pensait qu'au tube d'aspirine qu'il avait emporté dans sa trousse de toilette.

— Monsieur ?